

***Le Journal de Guerre d'un Ornithologue* de Jacques Delamain**

Jacques Delamain (1874/1953) est simultanément un ornithologue et un écrivain, c'est là sa signature première.

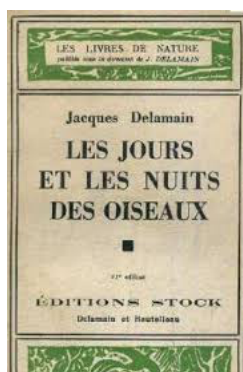
Issu d'une famille d'éditeurs il sait l'importance de l'écriture et du livre et, outre la paire de jumelles perpétuellement accrochée à son cou, il ne se sépare jamais de ses carnets soigneusement remplis d'observations et de comptes rendus d'écoutes détaillés à l'extrême. Ce qui pourrait être considéré comme simple journal, notant simplement des souvenirs les uns après les autres, est en réalité rédigé avec une telle conscience du moment, une telle précision, un tel souci du détail pertinent, qu'il devient œuvre scientifique tout autant que poétique. Chaque détail compte : une simple description de la lumière de l'aube en lisière de forêt et d'une fraîcheur à peine humide qui l'accompagne sera à la fois précieuse poétiquement et capitale sur le plan scientifique et éthologique. De grands auteurs ne s'y sont pas trompés, qui allaient à sa rencontre et ont tant appris de lui : Jean Roché bien sûr, pionnier de l'audionaturalisme qui se revendiquait "ornithomélologue", mais aussi Olivier Messiaen compositeur fêru d'ornithologie, sans oublier le grand public des amateurs de la nature qui sont à l'origine des nombreux tirages et retirages des ouvrages de Delamain.

Écrit dans des abris, des tranchées, au milieu des ruines ou dans les forêts proches des lignes de tir, de jour comme de nuit, le *Journal de Guerre d'un ornithologue* nous raconte bien sûr, le comportement des oiseaux de nos campagnes et leurs relations aux activités humaines, mais il nous révèle aussi le regard particulier d'un homme qui, dans cette situation très particulière, nous conduit à relativiser, aimer, nous émerveiller.

Voici une formidable leçon d'observation, d'écoute, de respect et d'humilité.

Le *journal de guerre*, outil de travail et témoin de la passion de son auteur, nous laisse un précieux témoignage sur l'état de la nature, des saisons, de la biodiversité et de sa densité il y a un peu plus d'un siècle dans nos campagnes, à l'aube des grands bouleversements écologiques... et devient pour moi un objet de méditation.

« L'art musical est né de la satisfaction qu'éprouve l'être à traduire sa vie par un son. »



Le Journal de Guerre d'un Ornithologue **Le livret d'une œuvre musicale...**

Jacques Delamain est seul lorsqu'il consigne ses observations, il ne projette pas d'édition, il ne travaille pas non plus mais se livre à une passion, celle de l'observation, ou de la contemplation, dans un contexte plus que particulier... Le comportement des oiseaux, souvent indifférents à celui des humains, en parfait décalage, l'intéresse et le fascine.

Les oiseaux, leurs comportements et leurs chants restent au centre de ses notes.

Aussi, *Le Journal de Guerre d'un Ornithologue*, se veut donc une composition musicale discrète et intimiste... Ni documentaire, ni reportage, à mi-chemin entre la création radiophonique et l'œuvre de concert, d'une durée proche d'une heure, divisible en 4 parties autonomes.

On n'y entend pas les sons de la guerre, à peine ceux des hommes, suggérés par la musique. Le texte, enregistré par Noé Reboul, est à peine "interprété" afin de laisser à notre imagination toute liberté de créer les images.

Au contraire d'une composition dramatique ou spectaculaire, le *Journal de Guerre d'un Ornithologue* est méditatif, au service d'un texte magnifiquement écrit, à l'écoute des chants d'oiseaux au naturel, ou de petites écritures sonores et musicales, dans la logique des *Thèmes et Variations*, avec d'éventuelles apparitions instrumentales, en conversation avec les oiseaux ou le paysage.

Notice biographique :

Cofondateur et responsable du Groupe Musiques Vivantes de Lyon jusqu'en 2018, Bernard Fort a longtemps enseigné la composition électroacoustique à l'ENM de Villeurbanne.

Compositeur, audionaturaliste et ornithologue, son travail musical est principalement consacré au genre acousmatique, pour le concert, en salle ou en plein air, pour la danse, le théâtre, l'image, la poésie sonore ou encore le jeune public.

Il réalise de nombreux travaux pour les musées et lieux d'expositions. Installations sonores, documents didactiques et productions radiophoniques.

Il collabore fréquemment avec le GRM-INA.

Il est largement édité avec plus d'une trentaine de disques et une dizaine de livres.

Ses activités s'exercent autant en Europe qu'en Amériques ou en Asie (étroites collaborations avec des musiciens mongols).

Il assure régulièrement des formations sur la prise de son naturaliste et les techniques d'écriture en studio.

Comme preneur de son, réalisateur audio, il produit un grand nombre de disques et enregistrements pour diverses maisons d'éditions.

Il édite la revue musico-naturaliste *l'INDICATEUR* à partir de son site La Grive Solitaire.

En composition il s'intéresse depuis toujours aux limites entre abstraction et figuration, naturel et culturel.

www.bernardfort.com

JOURNAL DE GUERRE D'UN ORNITHOLOGUE

(Sélection de quelques pages pour la mise en musique)

PREMIÈRE PARTIE : 17'34"

1915

30 avril.

Arrivons à la nuit tombée à Billy sur Aisne par Septmonts au fond de la vallée. Nous escaladons le plateau, nu, sans arbres ni buissons, pierreux. Une lueur rouge à l'horizon proche, sur le plateau en face, de l'autre côté de l'Aisne. Un incendie, sans doute, allumé par nous. Nous redescendons dans la vallée. Les ombres se font plus épaisses. Billy sur Aisne : nous quittons la grande route, passons dans les ruelles bordées de maisons misérables qui paraissent gris sombre à la lumière indécise, entre chien et loup. Le brouhaha de l'arrivée au cantonnement, atténué par la présence qu'on sait proche des lignes ennemies. Un sursaut involontaire : la batterie de 50, sur le coteau tout voisin, vient de lâcher ses six coups à la fois, remplissant la vallée d'un « baoum » amplifié par l'écho. La lune monte à l'horizon, paraissant juste au-dessus des coteaux. Tout est paisible. On sent le village habité. Dans la nuit, un Rossignol chante dans un buisson tout près. Le chant est encore tronqué, il manque d'ampleur et de sûreté. A intervalles irréguliers, la batterie tire.

6 mai.

Pendant une « passe » d'artillerie, quelques obus tombent sur le village. Nos 75 et nos 50 répondent par coups isolés de 50 et par salves de trois ou quatre coups de 75. Un Pinson, sur le toit de la maisonnette en face de nous, n'interrompt pas un instant son chant monotone et bruyant ; des Verdiers chantent leur « di-di-di », une Hirondelle mâle, posée à côté de sa femelle sur le même toit que le Pinson, gazouille sans s'arrêter. Arrivées ou départs leur sont indifférents. Les Moineaux piaillent, pendant que le bruit des 75 déchire l'air. Le Rossignol de muraille fait entendre sa note triste.

Un 77 allemand tombe à une cinquantaine de mètres du bureau. Un Merle chante dans le lointain.

Une Hypolaïs polyglotte chante sous le départ des coups de 90. Je remarque pourtant qu'une interruption de deux ou trois secondes a lieu aussitôt après la détonation, mais pas toujours. Par contre, une Fauvette des jardins ne suspend pas sa petite strophe commencée sous un coup de 90.

Ces intermittences dans le chant semblent dépendre, pour leur longueur, de la reprise du chant par une quelconque des espèces. Aussi, lorsque la Fauvette des jardins, par exemple, continue à chanter sans s'interrompre, le temps de repos dans le voisinage est à peine perceptible.

Le Verdier, lui, semble ne faire aucune attention aux coups de canon de 90.

Pendant une salve de 75 (trois coups) précédée d'un coup du même, le Verdier chante et le Moineau piaille. Immédiatement après, sifflement du Merle pendant trente secondes environ, et cri d'appel du Rossignol de muraille (Rouge queue noir).

7 mai.

Dans le bois, sur la ligne de feu, les Ramiers, les Tourterelles (celles-ci vues pour la première fois), en vol nuptial, comme de coutume.

8 mai.

Cinquante coups de canon tirés à la suite par nos 90. Aucun arrêt dans les chants. La Fauvette des jardins, le Pinson, le Moineau ne s'interrompent pas un seul instant. Peu d'autres chants à cette heure-ci.

A 4 heures, bombardement assez intense. Les obus tombent partout autour de notre maison. Le Bruant jaune non plus n'est aucunement affolé. Mais il semble que le Rossignol ait délaissé un peu son gîte.

9 mai.

Vers 5 heures du matin, violente détonation remplissant toute la vallée. Notre 120 probablement. Pas d'effet apparent sur le volume du chant matinal.

11 mai.

Promenade à 6 heures dans le petit bois sur le bord duquel est dissimulée la batterie de 90. Son tir est presque nul aujourd'hui. Mais, par moments, le bruit des détonations emplit toute la petite vallée.

Un couple de Ramiers est là, juste au-dessus des canons. Un Pipit des arbres chante en descente, les ailes ouvertes, sur les contours du petit vallon. Un Pic-Vert lance son cri, un peu en arrière dans le bois. ·

DEUXIÈME PARTIE : 7'30"

1916

19 janvier

La Grive draine entendu pour la première fois avant-hier. Elle chante de nouveau ce matin. Une magnifique matinée de lumière rose, légèrement estompée par les brouillards de la vallée.

26 Janvier

La draine chante régulièrement pendant quelques minutes au lever du soleil, depuis trois jours... temps brumeux et doux.

1er mars

Dans la journée, chant du Chardonneret. Ce soir, vers 8 heures et demie, grand passage d'Oies sauvages se dirigeant vers le nord. Nuit calme et douce, sans aucun vent.

TROISIEME PARTIE :11'30"

1917

23 mars

Sorti sur le « promenoir » ce matin à 9 heures et demie, au-dessus du petit chemin creux. Bruit de verre cassé, de cristal plutôt, qu'on laisserait tomber d'une main dans l'autre. Ce sont des Bruants Proyers. Ils sont là par terre, immobiles, dans le champ saupoudré de neige, et

donne à cette soirée d'hiver quelque chose de printanier, on voit les petites taches noires et on entend le bruit continu du verre pilé, mais avec des crescendos et des diminuendos très distincts. Il semble que tantôt tous les gosiers donnent, tantôt quelques-uns seulement, un seul même. Toute la bande s'est levée avec le « tek-tek » du Proyer en automne ; à toute petite hauteur, au-dessus du champ, elle a tracé un cercle, les mouvements bien coordonnés, puis, après un glissement dans l'air, s'est reposée. Et le même chœur reprend, avec sa pureté de petite averse de cristal. Deux oiseaux se détachent, se poursuivent, vont se poser un peu plus loin ; puis deux autres ; quelquefois quatre à la fois, se suivant par couples, une poursuite très animée avec évolutions à petite hauteur, vol en ligne droite, très rapide, puis crochet. Jamais vu encore de scènes de ce genre ; que font-ils là ? Compétition des mâles, par le chant, avec batailles ou cour aux femelles ? Impossible de se rendre compte. Très étrange comme scène, avec, sur la neige, la petite troupe rasant le sol de son vol rapide. Toute la bande se lève une deuxième fois, pour aller se poser cent mètres plus loin, lançant des « tek-tek » au vol, et le chant reprend. Les couples se lèvent, un, puis deux, puis trois. Je suis convaincu qu'il s'agit d'une manifestation sexuelle, peut-être du choix des couples. Une joyeuse atmosphère de noces.

13 août.

Journée magnifique. Vent du sud qui me poussait vers Brunay. Salué à l'entrée du village par un magnifique 150 qui me couvre de terre. Me suis secoué instinctivement pour savoir si j'étais entier.

Le premier chant d'oiseau qui me frappe dans le village - et quel village, un amas de ruines, de pans de murs inclinés dans tous les sens, de briques ... - est celui du Rouge-Queue noir. Il me paraît lugubre aujourd'hui, cet amoureux des ruines, de la désolation. Sur les chaumières du Lioran, sur les vieilles églises de Belgique et du nord de la France, il était mélancolique déjà, dans sa livrée noire, avec son chant monotone, mais c'était un des premiers messagers du printemps et sa petite chanson - des débris de verre qu'on laisserait tomber ensemble d'une petite hauteur - était en harmonie avec la gravité des gorges d'Auvergne ou la grisaille des vieilles pierres de Belgique, mais ici son chant prend un caractère sinistrement joyeux, une joie de cimetière, et la petite pirouette qu'il fait en l'air en poursuivant sa femelle prend des allures de danse de croque-mort. Pour tous les autres oiseaux, ou presque tous, il y a ici vraiment trop de désolation : un couple de moineaux piaille sans écho, presque discrètement. Des Mésanges Bleues poussent leur petit cri aigu, mais elles semblent être ici moins pour ces peupliers déchiquetés dont les bourgeons vont éclater malgré tout, que pour ces murs avec leurs trous qui doivent les tenter.

Un couple de Linottes dans un arbre fruitier.

Une jolie note claire, pure, sans gaieté bruyante ni fanfaronnade ; une joie de vivre qui s'accommode de tout. Et pourquoi, après tout, le Rouge-Queue m'a-t-il semblé sinistre ? Toutes ces murailles ruinées, il les guette ; l'obus a fait pour son nid des caches innombrables. Et ce n'est pas un couple, mais trois, mais quatre, qui volent de pan de mur à pan de mur et font croire à quelque minuscule morceau de ferraille, à quelque clou de charpente, tout noirs sur la blancheur du mur fait de blocs de marne.

Dans la plaine, vers les tranchées de première ligne, très peu d'oiseaux. Les Alouettes sont toujours là, joie des champs, même dévastés comme ceux-ci, coupés de boyaux, salis par la terre marneuse mêlée de sable.

QUATRIEME PARTIE : 21'50"

1918

OISEAUX DE VERDUN

13 mars.

Arrivés ici par une journée magnifique. Calme absolu, mort sous toute cette lumière. Un vent d'est perçant rappelle seul l'hiver « terrible ». Aucun signe de printemps ; aucune vie. Le soir, à la tombée du jour, je rôde à l'ombre des tours de la cathédrale. Près du palais épiscopal, une petite maison délabrée, une vieille clématite non taillée a envahi la grille. Et là, deux Moineaux piaillent sans entrain au moment du coucher du soleil, le seul petit brin de vie et de gaieté dans toute cette mort.

21 mars

Cru entendre pour la première fois le Rouge-Queue noir, au cœur de la partie en ruine de la ville. Le petit égrènement de « verre pilé » du joyeux croque-mort m'a fait du bien. C'est le premier jour du printemps. Partout, les bourgeons vont éclater. Que va être ce printemps dans les ruines, l'envahissement des pierres, depuis trois ans, par les rosiers, les herbes ?

23 mars.

Entendu et vu le Rouge-Queue noir. Plusieurs se répondent déjà et le petit amateur de ruines dans son costume de suie est tout à la joie. Les mâles seuls sont arrivés.

En dehors de Verdun, les Oies sauvages ont passé, ce matin, très bas, vers la caserne Niel.

Vers Regret, un couple de Buses plane magnifiquement au-dessus des combats d'avions.

A Glorieux, les Friquets, les Bruants jaunes, quelques Bruants Proyers sont ensemble près du ruisseau.

Un Bruant des Roseaux, le long de la Séance. Deux Choucas sur un pan de mur ruiné, près de la place d'Armes. Sans doute ceux que j'ai entendus et qui ne se trouvent pas en sécurité à la cathédrale.

1918

FORÊT DE HERZ

14 juillet.

Une Alouette Lulu s'est levée devant moi, venant dans ma direction. Son vol lent, avec quelque chose du coup d'aile de la Chauve-Souris. Elle lance en volant vers moi quelques notes flûtées. Aucun chant d'oiseau ne me paraît avoir, outre la beauté du timbre, quelque chose d'aussi prenant, d'aussi pathétique.

Dans le petit chemin creux qui descend vers Boulincourt, une Nonnette visite consciencieusement un petit charme, tantôt suspendue la tête en bas, avec toutes les qualités de gymnaste de la crécelle des Mésanges, tantôt un cri aigu, avec plus de portée et une qualité plus métallique que les autres Mésanges, tantôt encore un petit commencement de gazouillement assez doux. Elle me paraît la plus sédentaire des espèces du genre, la moins pressée, prenant bien son temps, restant plus longtemps au même arbre, moins obsédée par l'esprit de famille. Et on pourrait les classer ainsi en remontant vers les plus agitées : Nonnette, Mésange Bleue, Grande Charbonnière et enfin la petite Mésange à longue queue qui est, elle, vraiment une « possédée », poussée et tirée par l'esprit de bande, appelée sans trêve ni répit par les petits cris de la troupe qui l'emmènent dans une randonnée sans fin, à travers arbres

et buissons dans un perpétuel mouvement, une activité si folle qu'on a peine à croire qu'un si petit corps puisse emmagasiner assez de force musculaire et nerveuse.

29 juillet

A partir du 25-26 juillet, on ne voit plus les Martinets autour du clocher. Ils sont partis pour la migration. Le 29 juillet, grand rassemblement d'Hirondelles de fenêtre autour du même clocher, qu'elles n'abordaient jamais quand les Martinets étaient là.

10 septembre.

Le vent est monté au nord, il est presque nul. Sur toute la plaine, une brume, lumineuse et blanche, étend son voile laiteux entre la forêt et les plateaux. Ce serait déjà, pour nos pays du Sud-Ouest, une matinée d'automne, claire et fraîche. Le soleil, filtré par la brume et adouci, inonde la forêt. La coupe de trois ans est somptueuse, la rosée, encore déposée sur toute sa végétation, a accentué les teintes, rendu plus luisants les feuillages, approfondi leurs verts sombres, éclairci leurs verts dorés, avivé le vieux rose des îlots de marjolaines et le jaune d'or des millepertuis. On marche dans l'étendue colorée. Sur les petits talus de terre au bord des champs, les bouquets de saponaires sont d'un rose plus tendre et plus frais. La forêt est silencieuse; pas un chant : la petite note mélancolique du Bouvreuil sur la pente boisée; le cri, un peu strident, des Bruants jaunes qui s'élèvent du champ d'avoine mûre et s'envolent vers la lisière du bois; l'appel métallique des petites bandes de Mésanges Bleues ou Charbonnières; le rire bref d'un Lorient; le cri moqueur d'une Pie; les « pink-pink » d'une bande de Pinsons qui houspillent une Chouette dans un des grands peupliers pyramidaux du village; le petit cri d'alarme grave et doux d'une Fauvette à tête noire dans un sureau près du mur de la chaumière.

Loin, dans la plaine, on entend le seul chant de cette saison de silence pour la forêt : l'Alouette des champs, infatigable, qui verse son chant sur les moissons : blés coupés en gerbes réunies en pyramides ; avoines blanches encore sur pied. Aux abords du village le Pouillot Véloce compte patiemment ses écus, le Verdier répète son « dr-dr-dr » ; des Moineaux piaillent dans un trou du mur, une Hirondelle gazouille. Vers le nord (attaque de Montdidier), le canon tonne sans arrêt depuis hier soir et les « départs » des gros coups font vibrer les vitres de la salle d'école.

COMPOSITION MUSICALE : Bernard Fort

RÉCITANT : Noé Reboul

Interventions instrumentales :

GAMELAN : Louis- Antoine Fort

CLARINETTE : Michel Mandel

LINOTTE MÉLODIEUSE : Enregistrement J.C. Roché

BASSON : Pierre-Marie Chemla

PIANO : François Raulin

Durée Totale : 58'24"

Juin 2025

La Grive Solitaire : 26150 Saint Julien en Quint